

Victor Hugo, *Les Misérables* (1862)

La mère de la petite Cosette, Fantine, se trouve dans une extrême misère après avoir été renvoyée de l'usine de M. Madeleine. Les Thénardier, chez qui sa fille est en pension, lui racontent que Cosette est malade afin de lui soutirer de l'argent. Elle en vient à vendre ses dents pour subvenir aux besoins de sa fille.

Fantine jeta son miroir par la fenêtre. Depuis longtemps elle avait quitté sa cellule du second pour une mansarde¹ fermée par un loquet sous le toit ; un de ces galetas² dont le plafond fait angle avec le plancher et vous heurte chaque instant la tête. La pauvre ne peut aller au fond de sa chambre comme au fond de sa destinée qu'en se courbant de plus en plus. Elle n'avait plus de lit, il lui restait une loque qu'elle appelait sa couverture, un matelas à terre et une chaise dépaillée. Un petit rosier qu'elle avait s'était desséché dans un coin, oublié. Dans l'autre coin, il y avait un pot à beurre à mettre l'eau, qui gelait l'hiver, et où les différents niveaux de l'eau restaient longtemps marqués par des cercles de glace. Elle avait perdu la honte, elle perdit la coquetterie. Dernier signe. Elle sortait avec des bonnets sales. Soit faute de temps, soit indifférence, elle ne raccommodait plus son linge. A mesure que ses talons s'usaient, elle tirait ses bas dans ses souliers. Cela se voyait à certains plis perpendiculaires. Elle rapiécait son corset, vieux et usé, avec des morceaux de calicot³ qui se déchiraient au moindre mouvement. Les gens auxquels elle devait, lui faisaient « des scènes », et ne lui laissaient aucun repos. Elle les trouvait dans la rue, elle les retrouvait dans son escalier. Elle passait des nuits à pleurer et à songer. Elle avait les yeux très brillants et elle sentait une douleur fixe dans l'épaule, vers le haut de l'omoplate gauche. Elle toussait beaucoup. Elle haïssait profondément le père Madeleine⁴, et ne se plaignait pas. Elle cousait dix-sept heures par jour ; mais un entrepreneur du travail des prisons, qui faisait travailler les prisonnières au rabais, fit tout à coup baisser les prix, ce qui réduisit la journée des ouvrières libres à neuf sous. Dix sept heures de travail, et neuf sous par jour ! Ses créanciers étaient plus impitoyables que jamais. Le fripier, qui avait repris presque tous les meubles, lui disait sans cesse : Quand me payeras-tu coquine ? Que voulait-on d'elle bon Dieu ! Elle se sentait traquée et il se développait en elle quelque chose de la bête farouche. Vers le même temps, le Thénardier lui écrivit que décidément il avait attendu avec beaucoup trop de bonté, et qu'il lui fallait cent francs, tout de suite ; sinon qu'il mettrait à la porte la petite Cosette, toute convalescente de sa grande maladie, par le froid, par les chemins, et qu'elle deviendrait ce qu'elle pourrait, et qu'elle crèverait, si elle voulait.

- Cent francs, songea Fantine ! Mais où y a-t-il un état à gagner⁵ cent sous par jour ?

- Allons ! dit-elle, vendons le reste

L'infortunée se fit fille publique⁶.

1. Mansarde : chambre sous les toits. 2. Galetas : taudis, logement misérable. 3. Calicot : tissu en coton grossier. 4. C'est le patron qui l'a renvoyé. 5. Un état à gagner : un métier qui permette de gagner. 6. Fille publique : prostituée.

Pour prolonger : Début du chapitre suivant le texte 1. Pour ceux qui présentent le Dernier jour d'un condamné, cet extrait vous permet d'avoir un aperçu de l'argumentation directe de Victor Hugo. Le registre est cette fois polémique.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Fantine ? C'est la société achetant une esclave. À qui ? À la misère. À la faim, au froid, à l'isolement, à l'abandon, au dénuement. Marché douloureux. Une âme pour un morceau de pain. La misère offre, la société accepte. La sainte loi de Jésus-Christ gouverne notre civilisation, mais elle ne la pénètre pas encore. On dit que l'esclavage a disparu de la civilisation européenne. C'est une erreur. Il existe toujours, mais il ne pèse plus que sur la femme, et il s'appelle prostitution. Il pèse sur la femme, c'est-à-dire sur la grâce, sur la faiblesse, sur la beauté, sur la maternité. Ceci n'est pas une des moindres hontes de l'homme.

Au point de ce douloureux drame où nous sommes arrivés, il ne reste plus rien à Fantine de ce qu'elle a été autrefois, Elle est devenue marbre en devenant boue. Qui la touche a froid. Elle passe, elle vous subit et elle vous ignore; elle est la figure déshonorée et sévère. La vie et l'ordre social lui ont dit leur dernier mot. Il lui est arrivé tout ce qui lui arrivera. Elle a tout ressenti, tout supporté, tout éprouvé, tout souffert, tout perdu, tout pleuré. Elle est résignée de cette résignation qui ressemble à l'indifférence comme la mort ressemble au sommeil. Elle n'évite plus rien. Elle ne craint plus rien. Tombe sur elle toute la nuée et passe sur elle tout l'océan! que lui importe! c'est une éponge imbibée.

Elle le croit du moins, mais c'est une erreur de s'imaginer qu'on épuise le sort et qu'on touche le fond de quoi que ce soit.

Proposition de plan

Perçu comme la plus grande figure littéraire du XIX^{ème} siècle, Victor Hugo, chef de file des écrivains romantiques, s'est attaché toute sa vie à poser les grands problèmes de la vie sociale. Dans *Les Misérables*, qu'il termine lors de son exil, il dénonce les injustices, « la dégradation de l'homme par le prolétariat, de la femme par la faim, de l'enfant par la nuit ». Dans cet extrait, Fantine est une mère et une ouvrière condamnée à une vie indigne et misérable pour des employeurs avides d'exploiter non seulement sa force de travail, sa fille et son corps. On pourra se demander comment ce portrait de femme permet à Victor Hugo de dénoncer l'exploitation des plus pauvres. Pour cela, nous nous attarderons tout d'abord sur les étapes de la déchéance de Fantine pour ensuite analyser comment s'opère une critique de la société.

I/ Les étapes de la déchéance de Fantine : description de la misère.

- 1) une déchéance matérielle : son logis, ses habits

- 2) une déchéance physique : la maladie, les nuits blanches

- 3) une déchéance morale : coquetterie perdue, absence de dignité, vente de son corps

II/ Une société coupable : un violent réquisitoire de la société du XIX^{ème}.

- 1) Une situation tragique : le personnage est pris au piège par la société, elle ne peut pas sortir de la pauvreté (souffrance, piège, dilemme entre la vie de sa fille et sa propre vie).

- 2) Une femme du peuple misérable, allégorie de la misère mais courageuse = sacrifice maternelle, héroïne tragique ?

- 3) La mise en accusation des créanciers peu scrupuleux : harcèlement, coût de l'heure de travail, chantage moral (discours indirect) = exploitation, esclavage. Les Thénardiens sont devenus une allégorie de la bourgeoisie et de l'exploitation des plus pauvres par les plus riches. Causette et Fantine contre les Thénardiens sont des symboles de l'inégalité sociale.

Conclusion

Fantine devenue allégorie de la misère provoque la révolte des lecteurs et contribue à inscrire Victor Hugo comme un homme de lettres et un homme politique engagé pour la défense des plus démunis. La description de cette mère acculée à la prostitution pour sauver sa fille est d'une violence propre à soutenir le réquisitoire de l'auteur. L'enjeu argumentatif du roman fait des *Misérables* encore aujourd'hui un symbole de l'oppression et du piège social que représente la pauvreté pour l'ensemble d'un pays. Le film *Les Misérables* de LADJ LY sorti en salle en 2019 transpose l'action du monde ouvrier du XIX^e siècle aux banlieues parisiennes du XXI^e siècle. Le titre devient un titre éponyme qui désigne un groupe d'individus opprimés à travers les époques et rappelle l'importance encore aujourd'hui des combats de Victor Hugo.

Une deuxième proposition de plan

Vous retrouverez sur ce site le commentaire : la correction proposée a été rédigée en partie d'après ce site : il en existe d'autres évidemment, d'autres possibilités sont très bien, je n'aurais peut-être pas fait ainsi, mais retenez que c'est un travail d'argumentation.

<https://sites.google.com/site/lettresstmg201516/home/1estmg1/des-choses-qui-ne-doivent-pas-etre/la-1-fantine>

Exemple de commentaire rédigé : extrait du roman *Les Misérables* de Victor Hugo

Les auteurs romantiques du XIX^e siècle font une part nouvelle à la sensibilité et aux aspirations du peuple, aux conditions misérables de vie d'une partie de la population. Victor Hugo, homme de lettres et homme politique engagé, chef de file des auteurs romantiques publie en 1862 le roman *Les Misérables*. Il dénonce les injustices scandaleuses que subissent les plus pauvres et lutte pour de meilleures conditions de vie. Dans cet extrait, il s'attarde sur le cas de Fantine, femme du peuple qui se bat pour subsister et assurer un avenir à sa fille. Nous allons nous demander comment, à travers ce personnage féminin, l'auteur dénonce le sort des femmes du peuple au XIX^e siècle. Il nous décrit tout d'abord la déchéance de Fantine puis se pose en juge de la société, responsable, selon lui, de la misère de la jeune femme.

Nous pouvons nous apercevoir que Fantine est victime de déchéance et vit dans la misère.

Cette misère est tout d'abord matérielle. Hugo nous plante le décor de son cadre de vie. « Cellule », « mansarde [...] sous le toit » et « galetas » (l.2), une **accumulation de noms** à connotation négative montrant la pauvreté de l'habitation de Fantine. Il fait de même pour évoquer le mobilier lorsqu'il écrit « une loque qu'elle appelait sa couverture, un matelas à terre et une chaise dépaillée » (l.5). Grâce à cette nouvelle **accumulation** de noms péjoratifs, il prouve que la pauvreté est très profonde. Par le **parallélisme** de la phrase « Elle avait perdu la honte, elle perdit la coquetterie » (l.8), Hugo nous indique que la jeune femme est en train de tout perdre. Il illustre ses propos en évoquant les vêtements de Fantine, ce qu'il fait en utilisant les termes négatifs « vieux et usé », « se déchiraient » (l.12) à propos du corset, « sales » (l.9) à propos des bonnets et « usés » à propos des talons. Le dénuement de Fantine ne s'arrête donc pas aux lieux de vie mais est également visible sur elle-même. De plus, cette situation ne cesse de s'aggraver comme nous le montre la **répétition de négations** « elle n'avait plus » (l.4) et « elle ne raccommoait plus » (l.9). Son univers réduit au minimum ne cesse de s'amenuiser.

Cette misère est également physique et morale. Elle abandonne la part de féminité qui lui restait comme le montre la phrase « elle perdit la coquetterie » (l.8). Le fait qu'elle « jet[te] » son miroir » (l.1) est **symbolique** et prouve qu'elle renonce à faire attention à son image. Cette action indique également le début de sa déchéance morale. « Le petit rosier » **symbolise** également la jeune fille que Fantine était avant la misère. L'on apprend aussi que Fantine a les « yeux très brillants » (l.14) ce qui est signe de fièvre et qu'elle « toussait beaucoup » (l.15). Elle est donc malade, peut-être gravement. Elle a aussi « une douleur fixe dans l'épaule » (l.15). Toutes ces atteintes physiques renforcent l'aspect misérable de la jeune femme, déjà amorcé par l'état de ses vêtements. Cela annonce aussi très probablement sa mort. Ce récit nous laisse entrevoir la fin tragique de la jeune femme : tragédie annoncée dès le début par une intrusion de l'auteur au **présent de vérité générale** : « la pauvre ne peut aller au fond de sa chambre comme au fond de sa destinée »³. Elle perd finalement toute dignité lorsqu'elle se prostitue, cette action étant désignée par l'euphémisme « en vendant le reste » (l.27). Une façon d'utiliser la capacité du langage à cacher ce que la vie impose, comme un dernier respect du narrateur pour cette femme.

Le personnage de Fantine est décrit comme misérable et souffrant, se sacrifiant pour sa fille. Le registre pathétique domine le texte jusqu'à l'insoutenable. La compassion permet de mettre en place une dénonciation de la misère.

Fantine nous apparaît entièrement dévouée à son enfant et prête à tout pour son bonheur, c'est un personnage qui devrait être exemplaire, valorisée et applaudie. Dans ce cas, une telle descente aux enfers, un tel malheur ne peuvent être qu'insupportables et dénoncées. La société hostile enferme Fantine. La description se transforme en réquisitoire.

Premièrement, nous pouvons nous rendre compte que la société crée un monde hostile à Fantine. Par exemple, ses créanciers, comme le montre **l'hyperbole** « ne lui laissent aucun repos » (l.33-34), ne cessent de lui réclamer leur argent. Ils la poursuivent sans relâche, comme nous pouvons le voir à travers le **parallélisme** « Elle les trouvait dans la rue, elle les retrouvait dans son escalier » (l.13), couplé à **l'imparfait d'habitude**. Elle est harcelée de toutes parts, ce que confirme la **métaphore** « elle se sentait traquée » (l.21), la comparant à un animal chassé. Le Thénardier contribue également à cette atmosphère décourageante, bien que cela ne soit pas visible dès le début. En effet, il commence tout d'abord par des termes bienveillants tels que « bonté », pour mettre Fantine en confiance puis continue en la brusquant comme le montre le **complément circonstanciel** de temps « tout de suite » (l.23). L'ironie mordante du narrateur est poursuivie par la fausse compassion de Thénardier. Pour obliger la jeune femme à donner l'argent, il fait du chantage en jouant sur le **registre pathétique**, lorsqu'il affirme par courrier qu'il « mettrait à la porte la petite Cosette toute convalescente [...] qu'elle crèverait si elle voulait » (l.25). Il joue ici à nouveau sur le contraste entre la douceur et la méchanceté. La sollicitude de cet homme devient d'un cynisme terrifiant. Il incarne le personnage malfaisant et une société qui permet à ce type d'homme d'agir avec bonne conscience.

Ensuite, nous voyons que Fantine est enfermée dans ce monde hostile. Tout d'abord, elle passe son temps à travailler, comme le montre **l'indication de temps** « dix-sept heures par jour ». Nous savons également qu'elle le fait pour gagner assez d'argent pour se sortir de cette situation. La mise en rapport du nombre d'heures de travail et du salaire aux lignes 18/19 « Dix-sept heures de travail et neuf sous par jour » montre l'exploitation qu'elle subit en soulignant le **paradoxe** entre le temps de travail colossal et le salaire ridicule. En effet, son seul horizon est le travail comme le montre la répétition des termes « travailler » et « travail » ainsi que « jour » et « journée ». De même, l'on retrouve souvent les sommes dues ou gagnées comme « neuf sous » (l.19), « cent francs » (l.26) ou « cent sous ». Sa vie tourne autour du travail et de l'argent. Elle n'a donc aucune porte de sortie. Son corps, sa vie et son travail ne font plus qu'un, annonçant la tragédie. Elle est prise au piège, dépassé par ces personnes qui incarnent le poids de la société, de l'argent. Son destin semble irrévocable et se déroule dans l'indifférence générale : personne ne lui vient en aide, Hugo dénonce aussi l'absence de charité et de compassion des gens à travers l'exemple de la jeune femme.

Le registre pathétique se complète d'une image tragique de Fantine prise au piège dans une pauvreté qui la mène à perdre jusqu'à l'intégrité de son corps, sa vie, elle est face à une force qui la dépasse, une société qui broie les plus pauvres, se nourrit de leur labeur et profitent de leur vie, de leur corps.

A travers cette femme si **pathétique**, Hugo nous montre en réalité une généralité : celle de toutes les femmes du peuple au XIX^e siècle. Nous ne pouvons que nous indigner devant l'image de Fantine, dévouée, obéissante, courageuse qui pourtant vit dans une misère terrible. Ainsi, si nous nous révoltons à l'idée de la condition d'une seule personne, comment rester insensible face à la généralisation de cette situation. L'argumentation indirecte permet de faire réagir les lecteurs, car chacun peut s'imaginer à la place de cette pauvre femme. C'est la société toute entière qui semble porter la responsabilité de la misère du peuple à qui l'auteur rend hommage en lui dédiant le **titre** de l'œuvre avec une majuscule *Les Misérables*. Le destin tragique de Fantine est le symbole littéraire des femmes victimes de la pauvreté.